

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1853 \(4 mars - 31 décembre\) : La Russie face à l'Europe](#)[Item](#)[52. Val Richer , Vendredi 26 août 1853, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

52. Val Richer , Vendredi 26 août 1853, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Académies](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Conversation](#), [Mariage](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Relation François-Dorothee \(Dispute\)](#), [Voyage](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1853-08-26

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote3575, AN63 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 16

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

52 Val Richer, Vendredi 26 Août 1853

Je vous écris à Paris où je suppose que vous arriverez demain. Je vous ai écrit à Francfort d'où l'on vous renverra ma lettre si vous y avez passé trop tôt pour

l'avoir, ce qui me paraît probable. Je ne reviens pas sur ce que je vous disais. Il aurait fallu vous attendre trop longtemps. J'aime mieux refaire 95 lieues que perdre huit jours. J'irai vous voir du 10 au 15 septembre. J'attends deux visites dans les premiers jours de septembre. Certainement je causerai plus longtemps avec vous qu'avec l'Académie. J'ai grande envie de vous voir et de causer. La personne d'abord, puis la conversation. Ce serait charmant que nous fussions toujours du même avis ; la sympathie vaut mieux que la dispute ; mais là, où le premier plaisir n'est pas, le second à encore son prix. Je suis fort aise que vous soyez content, à Pétersbourg de votre sortie de l'affaire Turque. Je ne pense pas qu'on soit mécontent à Londres et je crois que, s'il n'y avait point eu d'Angleterre, ou si elle ne s'en était pas mêlée, vous seriez encore plus contents. C'est elle qui vous a empêchés de faire toute votre volonté. Là est son succès, quelles qu'aient été ses fautes. La politique extérieure Anglaise fait beaucoup de fautes de détail, car elle ignore beaucoup, tant le continent lui est étranger, et elle est pleine de transformations brusques, et de soubresauts, comme il arrive dans les pays libres ; mais en gros et dans l'ensemble des choses, le bon sens et la vigueur y sont toujours et la mènent au but. Quant à l'affaire elle-même, comme je ne m'en suis jamais inquiété, j'en attends très patiemment à la dernière fin. J'ai reçu hier des nouvelles de Barante qui ne me paraît pas s'être inquiété non plus.

Le mariage de l'Empereur d'Autriche était très inattendu. En Normandie du moins. Je ne suppose pas qu'il y ait là aucun goût personnel. C'est un lien de plus avec la Bavière que l'Autriche tient toujours beaucoup à se bien assurer, comme son plus gros satellite en Allemagne. Les Belges me paraissent ravis de leur Duchesse de Brabant. L'Autriche aura toujours bien à faire avec les deux boulets rouges qu'elle traîne ; mais elle se relève bien tout en les traînant. Je voudrais connaître un peu au juste son état intérieur. J'entends là dessus bien des choses contradictoires.

On m'a dit à Paris que le travail pour faire venir le Pape avait sérieusement recommencé. On vous le dira sans doute aussi. En France, dans les masses, certainement l'Impératrice est populaire ; on aime mieux la beauté, et le roman que la politique, on s'y connaît mieux. Je suis venu, samedi de Paris à Rouen par un train qui précédait d'un quart d'heure celui qui devait mener le ménage impérial à Dieppe. Toute la population était en l'air pour les voir passer ; et ce n'était pas de la pure curiosité ; il s'y mêlait de l'intérêt.

Onze heures 1/2

Voilà mon facteur et n'en à ajouter. Adieu, adieu.G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 52. Val Richer , Vendredi 26 août 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1853-08-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4893>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 26 août 1853

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Schlangenbad (Allemagne)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 03/10/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Viel Richer - Vendredi 26 Aout 1853

Je vous écris à Paris, car je
 suppose que vous arriverez demain. Je vous
 ai écrit à Francfort d'où l'on vous enverra
 ma lettre si vous y avez passé trop tôt pour
 l'avoir, ce qui me paraît probable. Je ne
 deviens par sur ce que je vous disois. Il auroit
 fallu vous attendre trop longtemps. J'aime mieux
 savoir qd'rien que perdre huit jours. J'irai
 vous voir du 10 au 15 Septembre. J'attends
 d'aller visiter dans les premiers jours de Septembre.
 Certainement je causerai plus longtemps avec
 vous qu'avec l'Académie. J'ai grande envie
 de vous voir et de causer. La personne d'abord
 qui la conversation. Ce seroit charmant que
 nous fussions toujours du même avis; la
 sympathie vaut mieux que la dispute; mais
 là où le premier plaisir n'est pas, le
 second a encore son prix. Je suis fort aise
 que vous soyez contents, à Pétersbourg,
 de votre sortie de l'affaire Turque. Je ne
 pense pas qu'on soit mécontent à Londres,
 et je crois que, s'il n'y avoit point eu
 d'Angleterre, ou si elle ne s'en étoit pas

mêlé, sans avoir aucune plus contour. C'est elle
qui vous a empêché de faire toute votre volonté.
Là est son succès, quelle qu'elle ait été. La politique
de l'Angleterre fait beaucoup de faute de détail, car elle ignore beaucoup,
sans le contester lui est étranger et elle est
pleine de transformations brusques et de
soubresauts, comme il arrive dans les pays
libres, mais en gros et dans l'ensemble des
choses, le bon sens et la vigueur y sont
toujours et la mènent au but. Quant à
l'affaire elle-même, comme je ne m'en suis
jamais inquiété, j'en attendis très patiemment
la dernière fin. J'ai reçu bien des nouvelles
de Barante qui ne me paraît pas s'être
inquiété non plus.

Le mariage de l'Empereur d'Autriche
était très inattendu. En Normandie du moins
si ne suppose pas qu'il y ait là aucun goût
personnel. C'est un lien de plus avec la Prusse
que l'Autriche tient toujours beaucoup à se
bien assurer, comme son plus gros satellite en
Allemagne. Les Belges ne paraissent pas
de leur duchesse de Brabant. L'Autriche
aura toujours bien à faire avec les deux

boulets rouges qu'elle lance; mais elle se verra
bien tout en les trainant. Je voudrais connaître un
peu au juste son état intérieur. Il y a là de
bien des choses contradictoires.

On m'a dit à Paris que le travail pour faire
servir le Pape avait sérieusement recommencé.
On vous le dira sans doute aussi. Ici on a,
dans les masses, certainement l'Impératrice est
populaire; on aime mieux la beauté et le
roman que la politique, on s'y connaît mieux.
Je suis venue samedi de Paris à Rouen par
un train qui prendait deux heures
celui qui devait mener le ménage impérial à
Dieppe. Toute la population était en l'air pour
les voir passer; et ce n'était pas de la pure
curiosité; il s'y mêlait de l'intérêt.

Sur ce, je salue.

Voilà mon factum et rien de ajouté. Adieu, adieu.